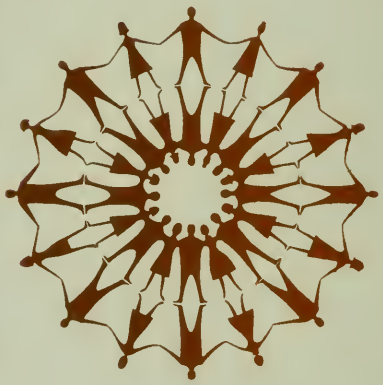
LA POESIE ET LA PENSEE DE STEPHANE MALLARME

L. C. Soula

PQ 2344
T63 S6
1929
STORAGE-ITEM
LPC
LPA-D46C
U.B.C. LIBRARY

IN MEMORIAM
KASPAR DAVID NÆGELE
1923 1965



THE UNIVERSITY
OF BRITISH COLUMBIA
LIBRARY

a poésie et la pensée de stéphane mallarmé

notes sur le toast funèbre

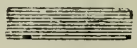
ar camille soula
rofesseur à la faculté de médecine de toulouse

la poésie et la pensée de stéphane mallarmé

notes sur le toast funèbre

édouard champion
éditeur, 5, quai malaquais, 5, paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, PARU DANS *LE BON PLAISIR*, 30 EXEMPLAIRES DE LUXE NUMÉROTÉS DE 1 A 30 SUR PAPIER LAFUMA, ET 300 EXEMPLAIRES SUR PAPIER BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 31 A 330.

N° 

à FRANZ - J. NOBILING

Professeur agrégé à la Leibnizoberrealschule,
à Charlottenburg,
traducteur allemand de Mallarmé.

C. S.

Janvier 1929.

Vous m'écrivez à propos du *TOAST FUNEBRE* :

« Ce qui m'agace chez ceux qui ne se fatiguent pas de chanter les louanges de Mallarmé, c'est qu'ils ne nous donnent que le *sens général* de ses poèmes et nous laissent nous débrouiller nous-mêmes avec les détails obscurs qui se trouvent abondamment dans tel et tel vers. Ne sont-ils pas comme ces guides qui vous montrent d'en bas le sommet du Mont Blanc et se refusent à nous signaler les sentiers qui nous mèneraient à la cime. On comprend très bien que Mallarmé, à l'instar du créateur de l'Univers, ait pensé : Débrouillez-vous seuls ! Mais pour les scoliastes, c'est autre chose. »

Je puis vous donner bien vite la raison du silence que vous critiquez. Seuls les gens de lettres pourraient en France s'attacher à l'explication et à l'analyse de Mallarmé. Or les gens de lettres ne tiennent pas à faire figure de scoliastes. Encore que beaucoup n'aient qu'à gagner à se rompre aux arcanes de l'analyse logique et grammaticale, il n'est pas démontré que tous y brilleraient ; et puis enfin, ils n'y tiennent pas !

Le moindre risque à publier une glose littérale, une tra-

duction française mot à mot de Mallarmé, c'est le ridicule. Il faut pour s'amuser à ce jeu n'avoir rien à perdre.

Cela n'intéresse d'ailleurs qu'une infime minorité parmi les gens cultivés : ceux qui ne cherchent pas à comprendre, ceux qui font semblant d'avoir compris, ceux qui vont, à toute nouvelle, comme le trial de la fille du tambour-major s'exclamant : « Je l'savais ! » sont une masse autrement importante. Pour moi, chez qui le goût de comprendre est un penchant assez vif pour se satisfaire de son simple exercice, je n'ai pas craint de publier de telles gloses. Je ne voudrais pas avoir l'air de les justifier aujourd'hui. Elles se justifient assez à mes yeux par l'immense plaisir que j'eus à les écrire en leur temps, à les imprimer en un autre temps, et j'en exhumerai d'autres lorsque l'envie m'en prendra, comme je sors aujourd'hui pour vous des cartons mes notes sur le *TOAST FUNEBRE*. Il me paraît bon pourtant de spécifier une nuance : Expliquer Mallarmé ne veut pas dire : démontrer que Mallarmé se comprenait, mais donner connaissance de ce que l'on a compris de Mallarmé.

Le scoliaste proposant l'interprétation d'un texte au moment même qu'il encourt le ridicule à tout prendre léger d'une erreur, n'obéit qu'au désir de se dégager de l'incompréhension : c'est ce qui nous sauve !

L'admiration ne cesse pas d'être respectueuse pour tendre à devenir plus consciente.

Au soleil, l'huître baie ; l'homme, pour lire cherche l'ombre. De l'un à l'autre l'amour de la lumière anime la création. Cet amour se manifeste différemment, voilà tout !

Voici mes notes vieilles de douze ans :

Le *TOAST FUNEBRE* est probablement le poème le plus paisible de Stéphane Mallarmé.

Si le doute torturant est le lot habituel du génie, la contemplation de la mort, sujet de toutes angoisses humaines, suscite la sérénité dans l'âme du poète.

Les égyptiens embaumaient leurs morts avec une science qui n'a plus jamais été égalée ; et leur maîtrise dans cet art montre l'importance qu'ils attribuaient à la conservation de l'apparence humaine.

Bien des églises offrent aux yeux des fidèles le corps de saints miraculeusement préservés de putréfaction par l'intervention divine. Vraie ou fausse, cette affirmation révèle l'idée de bienfait qui s'attache à la permanence des formes vivantes. La promesse de résurrection d'ailleurs est un dogme qui se retrouve dans beaucoup de religions comme une consolation offerte à la nécessité redoutée du trépas. Les anciens qui pourraient sembler avoir échappé à une telle faiblesse puisqu'ils brûlaient leurs morts, sont aussi de tous les hommes ceux qui attribuèrent à leurs dieux les formes les plus précisément humaines. Bref le privilège de l'immortalité matérielle accordé à un être vivant semble s'être toujours présenté à l'esprit de l'homme comme l'avantage idéal le plus élevé ou tout au moins le plus désirable. La pensée cherche à se situer dans un habitacle impérissable. La séparation de l'âme et du corps

est toujours apparue comme l'épreuve la plus terrible et les hommes dans ce passage rattachent désespérément l'idée de l'âme (forcément confuse) à celle du corps qui laisse des souvenirs précis.

Nous avons besoin de le voir, de le toucher et de l'entendre pour croire à la réalité de l'esprit. Dieu pour obtenir la célébration de son culte a dû toujours et partout se montrer, vivre parmi nous et nous parler. Un Dieu qui ne s'y soumettrait point ne serait jamais cru vrai ; et devant la mort l'esprit se refuse à croire que tout ce qui fut sa vie se dissolve et retourne au néant, ou simplement à l'inconnu, il s'ingénie pour imaginer des modes de permanence personnelle authentique qui soient conformes à la réalité des faits. Il veut que la mort ne soit pas tout à fait la mort et combine pour calmer sa peur de l'ignorance qu'est la nôtre, des hypothèses invérifiables mais consolantes dans lesquelles les corps tels qu'ils ont vécus ne sont pas tout à fait anéantis et conservent une possibilité de reviviscence ultérieure. Le cœur humain se résout difficilement à envisager la mort totale.

Tout autres sont les idées de Stéphane Mallarmé sur la mort et différentes sont les chimères qui hantent son esprit.

Le propre de l'âme pour lui est de restituer à l'univers en paroles ailées ce qu'elle en reçoit en sensations de lumière, de musique et de volupté. Vivre sans chanter équivaut à n'avoir point vécu car la mort met un terme à la vie des sens telle que nous la pouvons concevoir. De cette conception découle celle du devoir vrai.

Si meurt un homme, tout de lui meurt. Du poète seul se survit quelque chose en les paroles qu'il a gravées. Elles

enrichiront l'univers des sensations de ses plus nobles parures. Le poète continue à se mêler à la vie par le verbe qu'il proféra dans sa fureur sacrée. La mort est sans remède. De la vie la seule permanence est abstraite : *le devoir que nous font les jardins de cet astre,* de chanter. Mallarmé se rattache à la vie aussi et cherche un mode de persistance à l'âme, mais à la différence des humains peu subtils qui se consolent par des négations puériles de l'évidence, le poète accorde tout à la mort pour que son triomphe soit plus glorieux. Le poète, même anéanti, vivra dans le désir de chanter tant qu'il y aura des poètes et le poète doit tirer de sa charge assez d'orgueil pour garder une sérénité dans cette simple foi.

Que les hommes redoutent donc la mort. Elle n'est pas une menace pour le poète, car elle ne le concerne point. Qui a vécu pour chanter peut mourir sans tristesse ayant porté l'existence sur son vrai plan, accompli le seul devoir, célébré le seul culte vrai, ayant connu enfin la seule immortalité possible : celle qui unit tous les poètes dans la célébration de la beauté.

Et voici le ragoût auquel j'accommodai la divine poésie :

TOAST FUNEBRE

O de notre bonheur, toi, le fatal emblème !

Salut de la démence et libation blême,
Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor
J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or !
Ton apparition ne va pas me suffire :
Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.
Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau

Contre le fer épais des portes du tombeau :
Et l'on ignore mal, élu pour notre fête
Très simple de chanter l'absence du poëte.
Que ce beau monument l'enferme tout entier :
Si ce n'est que la gloire ardente du métier.
Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,
Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,
Retourne vers les feux du pur soleil mortel !

Magnifique, total et solitaire, tel
Tremble de s'exhaler le faux orgueil des hommes.
Cette foule hagarde ! elle annonce : Nous sommes
La triste opacité de nos spectres futurs.
Mais le blason des deuils épars sur de vains murs.
J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme,
Quand, sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme,
Quelqu'un de ces passants, fier, aveugle et muet,
Hôte de son linceul vague, se transmuait
En le vierge héros de l'attente posthume.

Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume
Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,
Le néant à cet Homme aboli de jadis :
« Souvenirs d'horizons, qu'est-ce, ô toi, que la Terre ? »
Hurle ce songe ; et, voix dont la clarté s'altère,
L'espace a pour jouet le cri : « Je ne sais pas ! »

Le Maître, par un œil profond, a, sur ses pas,
Apaisé de l'éden l'inquiète merveille
Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom.
Est-il de ce destin rien qui demeure, non ?
O vous tous, oubliez une croyance sombre.
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.
Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,
A qui s'évanouit, hier, dans le devoir
Idéal que nous font les jardins de cet astre,
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre
Une agitation solennelle par l'air

De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,
Que, pluie et diamant, le regard diaphane
Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane,
Isole parmi l'heure et le rayon du jour !
C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour,
Où le poëte pur a pour geste humble et large
De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge :
Afin que le matin de son repos altier,
Quand la mort ancienne est comme pour Gautier
De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire,
Surgisse, de l'allée ornement tributaire,
Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit,
Et l'avare silence et la massive nuit.

TOAST FUNEBRE

Le toast est l'allocution jubilatoire qui s'accompagne d'une libation. Mallarmé veut donner le caractère d'un toast au poème inspiré par la mort de Th. Gautier et plus généralement par la mort du Poète. Les symboles du poème seront — conformément au titre — empruntés aux rites funéraires et au cérémonial des banquets.

O de notre bonheur, toi le fatal emblème !

Invocation à l'apparence corporelle (du Maître), emblême du bonheur humain !

Ne crois pas qu'[e]... J'offre ma coupe vide ou souffre un monstre d'or !... (le flambeau allumé)

Ne crois pas que j'apporte une espérance

au magique espoir du corridor

de te voir miraculeusement surgir du corridor funéraire.

Salut de la démence et libation blême,

Ce simulacre de libation, ce salut, inspiré par un espoir de cet ordre, serait folie.

Ton apparition ne va pas me suffire :

La vision de ton spectre (s'il m'apparaissait) n'ébranlerait pas ma conviction :

Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.

car je ne puis douter de ton ensevelissement.

Le rite est pour les mains

L'attitude des hommes voués à ne rien connaître que par leurs mains, devrait être

d'éteindre le flambeau Contre le fer épais des portes du tombeau :

de ne rien chercher à dissiper du mystère profond de la mort,

Et l'on ignore mal.

et c'est grand tort que méconnaître

Que ce beau monument, ... élu pour notre fête Très-simple de chanter l'absence du poète,

que le tombeau où nous sommes réunis, simplement pour célébrer le poète disparu

l'enferme tout entier :

l'enferme tout entier.

Si ce n'est que la gloire ardente du métier,

Seule la flamme de sa passion glorieuse pour l'art [persiste].

Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,

Sur une vitre du monument funéraire le soleil couchant (fier de pénétrer dans le sépulcre) allume une flamme.

Retourne vers les feux du pur soleil mortel

qui vient se confondre avec l'inspiration ardente d'un poète encore vivant,

Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,

jusqu'au jour où ce poète lui-même subissant la loi commune sera réduit en une vile cendre.

le faux orgueil des hommes...

L'orgueil humain est faussé ; il s'attache à la matière et

Tremble de s'exhaler

tremble de s'exhaler,

Magnifique, total et solitaire, tel

magnifique, total et solitaire.

Cette foule hagarde ! elle annonce :

La peur hagarde de l'humanité devant la mort révèle

Nous sommes La triste opacité de nos spectres futurs.

que les hommes se condamnent dans la vie à n'être que la réalité matérielle du spectre dans lequel ils espèrent se survivre.

Mais le blason des deuils épars sur de vains murs,

A l'heure où le décor funèbre et vain d'un enterrement couvrait les murs

lucide

le poète clairvoyant

J'ai repoussé l'horreur... d'une larme.

a repoussé des larmes indignes de lui.

Quand... Quelqu'un de ces passants. ... fier, ... sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme.

A cette heure où tel homme insensible à la poésie,

aveugle et muet.

devenu aveugle et muet par la mort,

Hôte de son linceul vague.

enveloppé pour l'ensevelissement dans un linceul flottant

se transmuait En le vierge héros

devenait ce

héros inconnu

de l'attente posthume.

qu'ont espéré les superstitions humaines.

à cet Homme aboli de jadis :

A cet homme mort et qui vécut dans la terreur silencieuse de l'échéance fatale

Le néant... Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,...

le néant gouffre de mystères, ouvert par l'irascible vent du Verbe auquel cet homme n'a point consacré sa vie,

Hurle ce songe ;...

le néant à cet homme sourd à la poésie hurle ce sujet de méditation :

ô toi

« O toi qui n'a pas chanté :

...qu'est-ce... que la Terre ?... Souvenirs d'horizons,

« Qu'est-ce que la vie à n'en considérer que les souvenirs matériels ? »

et... L'espace...

et l'espace,

voix dont la clarté s'altère....

voix dont la clarté s'altère,

a pour jouet le cri :

comme

par jeu ironique répond

« Je ne sais pas ! »

« Je ne sais pas . »

Un vivant qui n'a pas servi la religion du Verbe n'a pas eu d'existence réelle.

La mort d'un homme qui n'a rien dit est un événement indiscernable dans le néant même.

Le Maître. par un œil profond, a, sur ses pas.

Le Maître par sa pénétrante intuition, durant sa vie

Apaisé... l'inquiète merveille... de l'éden

apaisa les inquiétudes de sa chair créée et périssable

Dont le frisson final....

dont les émotions suprêmes

éveille... dans sa voix seule....

inspirèrent à lui seul

Pour la Rose et le Lys

pour tra-

duire les beautés de la vie matérielle

le mystère d'un nom.

l'art du verbe.

Est-il de ce destin rien qui demeure, non ?

Il ne subsiste rien d'un homme après sa mort !

O vous tous, oubliez une croyance sombre.

Chassez toute superstition honteuse.

Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.

Le poète qui meurt n'a pas d'ombre. Sa *réalité* se transmue à celui qui sert le verbe, sans interruption, sans éclipse.

La mort du poète est la simple transmission du verbe éternel à une autre voix mortelle.

Moi, de votre désir soucieux,

Moi, soucieux de répondre à vos désirs,

je veux voir,... dans le devoir Idéal

je veux, fidèle au devoir qui nous échoit de

que nous font les jardins de cet astre,

chanter la beauté de la vie, voir

Survivre... A qui s'évanouit, hier,

une survivance vraiment réelle du poète,

pour l'honneur du tranquille désastre

(par souci de fierté vraie devant le trépas inéluctable et qui ne doit nous émouvoir)

Une agitation solennelle... De paroles... par l'air

dans l'agitation solennelle que font à travers l'air les paroles

Que,... le regard diaphane

que la vision du poète

Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane

tournée vers les choses matérielles qu'elle immortalise,

Isole parmi l'heure et le rayon du jour !

leur donnant rang d'images,

pluie et diamant,

de la pluie faisant le diamant,

pourpre ivre et grand calice clair,

des calices lumineux l'ivresse de la pourpre.

C'est... déjà tout le séjour... de nos vrais bosquets...

Tel est le jardin symbolique du poète,

Où le poète pur a pour geste humble et large

séjour

dont le poète pur a le devoir

De l'interdire au rêve. ennemi de sa charge

de bannir la paresse ennemie

de son devoir qui est de chanter ;

Afin que le matin de son repos altier.

Afin que le jour où le

poète, à son tour, entrera dans la mort

Quand la mort ancienne est comme pour Gautier

lorsque le trépas,

comme jadis pour Gautier, ne sera pour lui que

De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire.

l'impossibilité

de traduire en poèmes ses pensées,

Surgisse. de l'allée ornement tributaire,

(afin) que ce jour-là sur-

gisse, attribut nécessaire du jardin symbolique

Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit

le sépulcre

inviolable où l'on enferme tout ce qui est contraire à la réalisation de l'idéal intégral :

Et l'avare silence et la massive nuit

la bouche incapable de parler, les yeux refermés sur la vie.

Voilà ma glose telle que je l'écrivis dans l'intervalle de mes imprécations à l'adresse des Empires centraux. Et ce n'était à tout prendre, pas bien méchant pour un divertissement guerrier.

Ces sortes de notes sont toujours désagréables à relire. Elles ne sont jamais ce qu'elles devraient être. C'est pourquoi, m'armant de courage et sans coquetterie, je vous les adresse telles quelles.

Le *TOAST FUNEBRE* comme *L'APRES-MIDI* sont de tous les poèmes les plus malaisés à « traduire » parce que ce sont ceux qui se passent le plus facilement de traduction pour être compris. Ce ne sont pas les moins lourds de sens et chaque mot en mériterait un commentaire.

Si j'en eusse été capable, c'est en langue d'oc que j'aurais écrit des gloses. Il faut « traduire » Mallarmé. Le reste est pur verbiage.

Il n'est qu'une façon de parler de lui, c'est à l'allemande, en scoliaste ; c'est de le traduire comme vous le faites, Nobiling, avec le souci de pénétrer sa pensée dans le moindre détail. Les chances d'errer sont plus grandes, mais la probité le commande.

Il ne s'agit pas d'une œuvre folklorique relevant de la poésie pure. Il s'agit d'une production sortie d'un paroxysme d'intellectualité. Il paraît complètement idiot dès lors de supposer que Stéphane Mallarmé a désiré n'être pas compris.

On se trouve un peu bête à vouloir expliquer ce qui se passe d'explication. Du scoliaste au cuistre on sent qu'il n'y a qu'un pas.

C'est ce qui sans doute effraie les professionnels. Mais vaut-il la peine de prendre la plume pour écrire :

« C'est ici que nous atteignons la plénitude d'expression sonore du génie profond qui synthétise en une puissante conception, la splendeur du verbe inspiré et la rigueur pénétrante d'une analyse épousant dans leur jaillissement même les élans de la pensée sur les routes d'un inattingible idéal... etc... » Pardonnez la faiblesse de cet *à la manière*... Il ne vaut pas de s'y amuser plus longtemps qu'au fil de la plume. C'est une vraie perte de temps.

Il m'a fallu la chance d'une guerre pour lire Mallarmé à tête reposée. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette joie suffirait à justifier la haine que j'eus pour vous avant de vous connaître, mais je dois avouer cette dette de reconnaissance : la guerre m'a donné deux joies : elle m'a permis de développer le culte de Mallarmé que j'avais, et que je conserve, et révélé un goût très vif pour l'équitation, que j'ai

perdu. De ma lecture attentive de Mallarmé j'ai tiré une conviction. Ce qui doit être analysé de la beauté ce n'est pas l'impression que l'on en reçoit — qui le plus souvent résiste à l'analyse — c'est le *métier* qui lui sert de véhicule.

Il est bien certain que c'est la grammaire de Mallarmé qui attend ses glosateurs ; et je n'ai certes pas la prétention d'avoir effleuré la question.

Voyez son usage de l'adjectif. Il résume le plus souvent toute une proposition. Ce n'est pas l'adjectif détesté de M. Jean Giraudoux, l'adjectif des rédactions des grandes écoles militaires, toujours marchant par paire, l'un ne voulant rien dire et l'autre pas grand chose. Nos « vrais » bosquets. Il ne s'agit pas de définir un bosquet par rapport à un autre qui serait faux. Il s'agit des bosquets « vrais » : ceux qui correspondent à une réalité : ceux où vit la poésie. Les autres ne sont que *souvenirs d'horizons*. Le désastre est « tranquille » : tranquille résume la certitude de l'éternité du poète dans la perpétuation du devoir poétique. Les yeux du poète sont « sacrés » parce que les fleurs de la terre n'ont d'existence qu'autant que le regard du poète y reste attaché, les préservant de flétrissure.

L'adjectif chez Mallarmé n'apporte pas la simple précision d'une qualité facultative à l'image ; l'image substantive en est accrue ou diminuée. L'adjectif vient modifier la définition même du nom. C'est : *l'orgueil faux, l'horreur lucide, l'œil profond, la croyance sombre, la pourpre ivre, le repos altier, la mort ancienne, l'avare silence* et *la massive nuit* réunis en un *toast funèbre*.

A ce dynanisme de l'adjectif qui étend ou resserre ou

dévie le sens du substantif qu'il qualifie à ses extrêmes limites peut-on appliquer la rigueur extrême du bon maître de M. Jean Giraudoux. Je ne pourrai jamais, pour ma part, détester cordialement les adjectifs, à cause de l'usage qu'en fit Mallarmé et de celui qu'en fait à l'occasion Giraudoux lui-même.

Et les verbes ! Quel grammairien nous donnera une étude approfondie de la conjugaison de Stéphane Mallarmé ?

Le travail utile à faire, ce serait une étude sur chacune des dix parties du discours chez Mallarmé. Rien ne serait plus propre à nous éclairer sur les nécessités d'expression qui sont les nôtres.

Le symbolisme de Mallarmé, comme esthétique, a peut-être vieilli, mais les caractères d'originalité qui signalent son langage à l'attention sont précisément les traits les plus frappants de l'intelligence créatrice dans son état actuel.

Ce serait une grave erreur en effet que de chercher les lois de l'esprit contemporain dans les manifestations les plus bruyantes de l'activité de notre temps. En dehors de l'aviation peut-être qui est le seul art mécanique appliqué auquel s'offraient des problèmes dont la solution fut imprévisible, toute notre civilisation se meut dans un ordre d'idées dont le progrès des sciences expérimentales a banni la fantaisie et l'accident. L'âme d'un ingénieur en 1928 est étroitement déterminée dans ses procès par les conquêtes des générations qui nous ont précédé. La tendance évolutive de l'esprit ne se peut trouver que chez des êtres sans lien avec le point de vue positif, des âmes prêtes à rénover les bases les plus profondes du raisonnement, des

êtres tels que Mallarmé et parmi nous MM. Bergson, Charlie Chaplin et M. Jean Giraudoux.

Traduisons Mallarmé en conscience, Nobiling. Pas de surprise, par exemple ! Cela ne saurait nous attirer que des pommes cuites, du moins en France. Le Français se doit de bafouer la raison peut-être parce que le rationalisme,

mon cher Siegfried,

est notre article d'exportation.

Mais quel réconfort aux sarcasmes,
pour nous, scoliastes, de songer
qu'en vérité, l'irrévérence à
l'égard du génie c'est
de faire semblant
de compren-
dre.

C. Soula.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
22 JANVIER 1929, SUR LES
PRESSES DE RAOUL LION
MAITRE-IMPRIMEUR, 39, RUE
PEYROLIÈRES, A TOULOUSE

desonay (fernand) : le rêve hellénique chez les poètes parnassiens, in-8°, xxxii-429 pages, 60 francs. — fournet (charles) : lamartine et ses amis suisses, préface par auguste dorchain, in-8° de 257 pages, 20 fr., dix japons (souscrits) et 15 hollandes à 50 francs. — victor hugo : la tristesse d'olympio, fac-similé du manuscrit autographe, étude par maurice levaillant, in-4° écu, 118 pages, 50 francs, 30 exemplaires madagascar, 125 francs. — ruchon (françois) : jules laforgue (1860-1887), sa vie, son œuvre, 1924, in-8° raisin, 280 pages, 30 francs ; étude sur le poète rimbaud, sous presse, paraîtra en avril 1929, 40 francs. — viatte (auguste) : les sources occultes du romantisme, illuminisme, théosophie, 2 volumes in-8° raisin de 332 pages chacun, 60 francs.

édouard champion
éditeur, 5, quai malaquais, 5, paris

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02267 1488

University of British Columbia Library
DUE DATE

FEB 1 1974.
JAN 22 1974 RECD
DEC 1 1974
NOV 23 RECD